

Témoignage Bahut

Films Présentation de la Brigade.

Introduction :

Regard dans le rétroviseur après trente-deux ans de carrière. Des immenses satisfactions professionnelles. Des souvenirs nombreux, qui se bousculent et ce sont des histoires d'hommes. C'est de la petite histoire, ce sont de petites histoires anecdotiques par rapport à la grande histoire écrite par nos anciens que nous honorerons ce soir - mais je vous en raconterai quelques-unes.

Immense gratitude vis-à-vis de l'institution militaire qui m'a permis de préparer le concours au bahut dans de bonnes conditions (1985-1987), qui m'a formé, qui a complété mon éducation. Immense gratitude par rapport à mes premiers chefs qui ont été des modèles, des exemples à qui je souhaitais ressembler.

La Brigade est un peu méconnue de l'armée de Terre et je remercie l'Assoc de me permettre de témoigner comme officier de sapeurs-pompiers pour mieux faire connaître la Brigade aux jeunes générations. On peut avoir l'impression que la Brigade effectue une tâche moins noble que les engagements de l'armée de Terre, parce qu'elle ne défend pas la France les armes à la main. Certes. Mais je suis intimement convaincu que l'action singulière de la Brigade au profit de Paris et de la petite couronne, participe aussi à la défense de la France, au fameux continuum sécurité-défense, au maintien de la confiance entre les citoyens et l'État, à la concorde au sein de la Nation.

Comme officier de sapeur-pompier, j'aurais aimé vous parler du « feu de cage d'escalier », qui est le feu emblématique pour tout sapeur-pompier de Paris, mais on m'a dit que je n'avais qu'une heure et demi avec un temps de questions. Une heure et demi, c'est beaucoup trop court pour parler du feu de cage d'escalier. J'ai donc décidé d'articuler mon topo en trois parties : la vie, la mort, l'amour. Rassurez-vous, ce n'est pas un cours de philo, c'est juste un modeste témoignage, celui d'un officier qui a un peu plus de trente ans de service, qui n'a pas fait la guerre (si ce n'est quelques situations de crise avec ses enfants adolescents).

La vie

La vie, la vraie. La vie comme acteur. La vie du sapeur-pompier, c'est agir au cœur de la vie des autres et le plus souvent au cours des instants critiques de la vie.

Les « instants critiques » de la vie signifient deux choses :

- Cela peut signifier que la vie du requérant n'est pas menacée mais qu'elle va être affectée lourdement parce qu'il a eu un accident de circulation, parce que son appartement brûle, parce que sa cave est inondée...
- Mais cela peut signifier aussi que la vie du requérant est en danger, qu'elle a atteint sa limite, au sens de *limes*, la frontière. Il y a deux frontières à notre vie : la naissance et la mort. On agit aux frontières de la vie, parfois au début de la vie (j'ai eu à faire un accouchement sur le quai de la ligne 4 du métro, station Gare du Nord) mais le plus souvent, nous agissons à la fin de la vie. Vous connaissez l'expression « il est entre la vie et la mort ». Mais quand quelqu'un est entre la vie et la mort, c'est qu'il est plus près de la mort que de la vie. Notre but, c'est la vie (« soldat du feu, soldat de la vie »), mais parfois, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons empêcher que la mort advienne et j'en parlerai en deuxième partie.

Quand on intervient dans les instants critiques de la vie des gens, il n'y a pas de « coup à blanc », il n'y a de répétition générale comme au théâtre, c'est tout de suite l'affrontement avec le réel. Il y a bien sûr la poussée d'adrénaline, le cœur qui bat plus vite, le cerveau et les muscles qui reçoivent plus d'oxygène, et puis les émotions qu'on ressent... On peut vivre plusieurs types d'émotion en fonction des interventions. On peut même vivre plusieurs émotions au cours d'une même intervention. Je vous livre quelques exemples un peu en vrac, ce sont des exemples réels vécus comme lieutenant, capitaine ou colonel.

Le stress voire la peur

- Premières gardes, premiers feux comme chef de garde (on imagine toujours le pire). On sous-estime l'appui du groupe, et on surestime sa propre action.
- Le stress des opérations importantes : partir pour chute du Concorde (25 juillet 2000), partir pour incendie Notre-Dame (15 avril 2019).

Le stress qui peut devenir une véritable angoisse quand il s'agit de ses propres subordonnés :

- Retour sur un exercice AdT : Raid ski 93^e RAM au pic de l'Étendard (4 EVASAN par hélicoptère dans la première descente)
- Feu d'entrepôt à Aubervilliers avec une équipe coincée dans une cage d'escalier qui arrive finalement à s'exfiltrer en sautant sur une petite terrasse au deuxième étage et qu'on finit par descendre au moyen de la grande échelle.
- Feu entrepôt Vachon (Gentilly) ; le bâtiment s'écroule sur place et un équipage de 3 personnes manque à l'appel...

La peur sur intervention : la peur est différente selon l'engagement sur opération. Il y a une différence entre le chef (commandant des opérations de secours, chef de secteur) et celui qui va s'engager physiquement. Le chef a peur de perdre un subordonné, ce subordonné qui lui a été confié par une famille tandis que le subordonné craint pour sa propre vie.

La peur, un sentiment normal... (*Rappeler le mot de Sarah Bernhardt avec le jeune comédien qui ignorait le trac*)

La surprise (plongée dans l'intime des gens) qui peut dérouter

- Des appartements sordides (« lac » de cannettes de bière vides, pièce dédiée au chien)
- Chiens défendant une victime couchée dans son appartement à Villetaneuse. En fait, l'homme était mort et avait été mangé par ses chiens.

La sidération

- Premier feu de chef de garde : feu de pavillon à Épinay/Seine avec une vieille dame à l'intérieur que je vois vivante derrière un rideau de feu. Bilan : une carbonisée...
- ND de Paris : des pierres tombent de partout... la flèche s'écroule dans un grand fracas ; des pompiers étaient-ils encore dans la cathédrale ? Les escaliers où sont montés des porte-lance, vont-ils tenir ou s'écrouler ?

Le doute

- Feu d'entrepôt de self stockage Nanterre. Impossible d'arrêter l'incendie, risque important pour l'engagement des équipes. Même le groupe d'exploration longue durée n'y arrivait pas. Est-ce qu'on va finir par éteindre ce maudit feu ?
- Notre-Dame bien sûr...

Les bonnes surprises, les miracles

- Chute du 5^e étage d'un homme ivre (Épinay), juste une entorse légère de la cheville ;
- TS d'une jeune fille sous le métro (tombée dans la fosse anti-suicide).

La fierté, le soulagement

A la fin de l'intervention, il y a souvent des émotions positives. Je dis « souvent » parce que parfois, il y a un sentiment d'échec et j'en parlerai dans la deuxième partie, mais souvent, à la fin de l'intervention, une grande satisfaction. Quand une opération s'est bien déroulée, que les ordres ont été convenablement exécutés, qu'il y a eu des initiatives heureuses, que l'action des secours a été déterminante, a permis de sauver des vies, d'éteindre l'incendie, de lutter contre les propagations, qu'il y a une efficacité du travail interservices (police, SAMU, Enedis, gaz de France, SNCF, mairies...), que le retour à la normale s'effectue le mieux possible pour la population. Là, il y a de nombreux exemples de fiertés, de soulagements légitimes: des dizaines d'exemples qu'il serait trop long d'énumérer

Mais en général, avant et au cours de l'intervention, ce sont des émotions qui créent de la tension. Elles génèrent de la tension car le SPP souhaite réussir l'intervention. Il est donc hors de question de rester paralysé par l'émotion. Quand on arrive sur une intervention avec des détresses à soulager, on doit se concentrer sur les gestes techniques, sur la mission. Donc les émotions sont présentes mais souvent, dans un premier temps, elles sont estompées par les réflexes, les gestes répétés cent fois lors des drills.

Ce catalogue d'émotion, de faits divers n'a aucun intérêt pour des jeunes étudiants, de futurs officiers... Sauf si on en tire quelques idées intéressantes. Quelles idées intéressantes ?

D'abord, à travers ces émotions, réellement vécues, on constate que les SPP sont des gens ordinaires. Un superhéros n'a pas d'émotion. Les femmes et les hommes que nous recrutons ont des émotions car ce sont des femmes et des hommes ordinaires ; ils ne sont pas surdiplômés, ils ne sont pas des saints, ils ne sont pas des superhéros, ils sont juste en bonne forme physique et animé d'un excellent esprit. Et pourtant, ces anecdotes montrent que ces femmes, ces hommes doivent affronter l'exceptionnel de la vie des autres et arriver à surmonter des situations souvent délicates et parfois périlleuses. En 2018, la

Brigade a réalisé plus de 520 000 interventions, soit une intervention toute les minutes. En 2018, la Brigade a procédé à l'extinction de plus de 14 000 incendies. Elle a sauvé la vie de plus de 26 000 personnes dont plus de 250 sur feu. Elle a aussi payé un lourd tribut avec deux morts en intervention en 2018 et plus de 200 blessés.

Comment se fait-il que les hommes et les femmes de la BSPP, tout à fait ordinaires, réalisent avec succès des choses extraordinaires ? C'est toute la force de certaines institutions qui arrivent à obtenir le meilleur des gens ordinaires dans des conditions extraordinaires.

Pourquoi ça marche ?

Un ensemble super cohérent en termes d'organisation, de formation, de gestion des ressources humaines. Je vous livre sans souci de hiérarchie ce qui fait que la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris arrive, avec des gens très ordinaires, à réaliser des choses extraordinaires.

Une formation initiale : tout le monde passe par le même moule de Villeneuve St George. Un vieux fort, des conditions spartiates d'hébergement et une formation initiale où alternent l'ordre serré, les premiers gestes de secourisme, le sport à haute dose, la technique incendie...

Un encadrement des jeunes sélectionné : les cadres qui servent à Villeneuve St Georges ou à St Denis (CFC) font vraiment partie des meilleurs.

La promotion interne. Des cursus de carrière qui offrent de vraies opportunités : 150 sous-officiers nommés chaque année, 50% des officiers sont issus des militaires du rang. Chaque jeune recrue qui rentre a donc sa chance.

Du travail, du travail, du travail. Et une préparation opérationnelle concrète. Des exercices, beaucoup de drill mais quand on fait de la préparation opérationnelle, on sait que cela servira forcément.

- Dans les années 1990, exercice plan rouge (actuel plan NOVI) quinze jours avant un véritable plan rouge pour un mariage togolais à Épinay/Seine (70 victimes, dont la mariée en urgence absolue, pour une intoxication au monoxyde de carbone).
- La veille des attentats du 13/11/2015, l'état-major Brigade faisait un exercice de gestion de crise avec comme thème un multi attentats.

- Les nombreux sauvetages au moyen des échelles à crochet en février 2019 rue Erlanger (75016) et l'échelle à crochet est utilisée en drill très fréquemment.

Une identité très forte : 208 ans d'existence, unité du statut militaire, des rites (18/9, parrainage sous-officier, présentation des recrues au drapeau, Ste-Barbe...), une singularité forte (unité interdépartementale, mise pour emploi auprès du Préfet de police), la musique, le groupe de gymnastique, quelques centres de secours historiques... Cette identité, elle se cultive, elle se travaille ensemble. Il y a toujours dans des organisations des forces centrifuges et à la Brigade, c'est la même chose et donc il faut souvent rappeler la force du collectif qui doit primer.

Une cohésion qui doit être constamment recherchée à tous les échelons : éparpillement des centres de secours, service de garde, secteurs très différents qui fragilisent l'unité, la cohésion... Cette cohésion, elle est construite au présent, au quotidien, mais elle correspond aussi à une cohésion dans le temps. C'est le rôle des associations d'anciens, qui participent à la formation des jeunes sapeurs-pompiers de Paris par exemple, de montrer que la famille n'est pas seulement une famille d'actifs mais aussi une famille qui compte des retraités ou des hommes et des femmes qui ont fait un séjour à la brigade, plus ou moins long, mais qui gardent un œil sur la famille.

Un métier qui a du sens. Un service public très visible. Il y a des services publics très nécessaires, tout aussi nécessaires que les services d'urgence – fournir de l'eau courante, de l'électricité, s'occuper des égouts – mais dont les acteurs sont moins visibles. Il y a une visibilité énorme dans le métier de sapeur-pompier ; certains peuvent profiter de cette visibilité (toujours quelques vantards) mais cette visibilité profite à l'ensemble des pompiers de Paris. Exemple du défilé du 14 juillet.

Des responsabilités. Des responsabilités données très rapidement sur intervention à tous les grades : le conducteur de l'engin-pompe (1CL) est chargé de fournir l'eau aux équipes engagées à l'attaque, le caporal est chef d'équipe au premier secours ou chef d'agrès à l'échelle, le caporal-chef est chef d'agrès au VSAV, le sergent etc.

Une liberté d'action (corollaire de la responsabilité) : une grande autonomie donnée aux échelons de mise en œuvre.

Discipline. Ce n'est pas un gros mot la discipline. On peut accorder beaucoup de la liberté quand on sait que le subordonné est discipliné, c'est-à-dire qu'il

respectera l'idée de manœuvre du chef, qu'il remplira la mission et qu'il rendra compte en cas de difficultés. Il y a besoin d'une discipline féroce sur intervention (répéter les ordres...) car il y a un chef qui endosse l'ensemble de la responsabilité.

Enfin, *last but not least*:

La confiance. La confiance est multiple. C'est d'abord la confiance mutuelle des chefs vers les subordonnés (car les subordonnés sont compétents, dévoués...) et des subordonnés vers les chefs (car le chef est souvent légitime). Mais c'est aussi la confiance au sein du binôme, la confiance dans son équipement, la confiance dans sa formation, dans la préparation opérationnelle et puis, *in fine*, la confiance en soi, fruit du caractère et de l'éducation. Il faut que la confiance en soi soit forte mais pas trop forte. C'est la différence entre le courage et la témérité... Souvent, les différentes confiances que j'ai évoquées permettent bien des audaces, on l'a vu notamment lors de l'incendie rue Erlanger en février 2019.

Voilà, un patchwork des différents atouts de la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris qui concourent à la réussite d'interventions extraordinaires par des gens tout à fait ordinaires, les soldats du feu, soldats de la vie.

La mort

J'ai évoqué les interventions aux limites de la vie. La vie est fragile et parfois, c'est la mort au rendez-vous. Je vais vous parler de la mort à présent. C'est un sujet qui n'est pas souvent évoqué car notre société occidentale est de moins en moins habituée à la mort. Un historien Philippe Ariès, historien des mentalités, a écrit sur la perception de la mort en Occident, du Moyen-âge à nos jours. Au Moyen-âge et jusqu'au 18^e siècle, la mort était fréquente et frappait à tout âge, on mourait entouré de sa famille, on prenait le temps de faire ses adieux, ce que l'historien appelle la « mort apprivoisée ». La mort était donc familière et comme la majorité croyait dans l'au-delà, il y avait à la fois une résignation (le pouvoir des médecins était limité) et une espérance. Au cours du 20^e siècle, avec la médicalisation de la mort et probablement la diminution de la pratique religieuse, la mort s'efface, devient honteuse. On cache de plus en plus la mort, elle devient un tabou. Pourtant, il n'y a rien de plus naturelle que la mort mais elle est de plus en plus cachée. Enfant, j'ai veillé mes grands-parents morts. J'avais douze ans quand mon grand-père est mort d'une crise cardiaque et je me rappelle très bien toute la famille autour du corps de mon grand-père, le veillant. Les personnes âgées ne meurent plus chez elles mais seules dans les EHPAD ou à l'hôpital. On essaie de fuir la mort. F. Mitterand dans la préface du livre de Marie de Hennezel « la mort intime » dit : « *Comment mourir ! Nous vivons dans un monde que la question effraie et qui s'en détourne. Des civilisations avant nous regardaient la mort en face. Elles dessinaient pour la communauté et pour chacun le chemin du passage. Elles donnaient à l'achèvement de la destinée sa richesse et son sens. Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle* ».

Nos sapeurs-pompiers qui arrivent jeunes à la brigade (vers 20 ans en moyenne) ne sont donc pas familiers de la mort. Et quand ils arrivent à la Brigade ils deviennent très vite familiers de la mort, et souvent de la mort violente, de la mort inhabituelle, de la mort accidentelle. On est très rarement témoin en direct de l'accident, mais on intervient rapidement et on s'accoutume un peu à la mort.

La mort des victimes (j'évoquerai ensuite la mort des frères d'armes)

Je vous ai dit dans ma première partie qu'il y avait un certain nombre d'émotions qu'il fallait dominer en se concentrant sur les gestes techniques.

Maintenant, malgré tous les gestes techniques, toute l'application des intervenants, tout le courage des sapeurs-pompiers, tous les renforts humains et matériels, il arrive que la mort survienne. La mort amène en général trois types d'émotion pour les sapeurs-pompiers : un trouble devant le spectacle de la mort (un trouble qui peut être effrayant), un sentiment de compassion vis-à-vis des victimes, de leurs proches et enfin un sentiment d'échec, de culpabilité, une espèce de frustration d'avoir échoué la mission.

Un trouble qui peut être un effroi

Ce sentiment de trouble est normal, car la mort est un mystère, une interrogation, ou plusieurs interrogations (est-ce qu'il y a quelque chose après la mort ? pourquoi la mort (surtout quand il s'agit de morts « injustes », qui frappent les enfants, les jeunes adultes) ? Quel sens à la vie ?). C'est le mystère de la personne dont le corps inanimé (au sens littéral, il n'y a plus d'âme) git devant vous, mais c'est aussi le mystère qui nous ramène à notre propre finitude. Il est donc normal d'être troublé. Ce trouble peut être variable s'il s'agit d'une mort naturelle ou d'une mort violente, s'il s'agit de personnes âgées (exemple de la grosse dame dans sa cuisine) ou d'enfants, mais c'est toujours un mystère qu'il faut affronter. Ce qui reste dur à affronter :

- La mort des enfants (sur feu, sur accident)
- Être témoin d'actes de barbarie :
 - Une des victimes de Guy Georges,
 - Un gérant d'un magasin torturé et assassiné à St Denis,
 - Mort des 3 policiers brûlés vif Boulevard de la Chapelle (75010).

Vous mesurez bien l'horreur de ces situations dramatiques. Les sapeurs-pompiers de Paris sont confrontés à des situations terribles, certes moins terribles que les victimes ou leurs proches, mais terribles quand même et surtout, elles s'accumulent tout au long de la carrière. Je pense qu'il y a des métiers similaires où les gens vivent des situations tragiques qui se répètent. Je pense notamment aux services d'oncologie pédiatrique où les médecins, les infirmiers s'attachent aux enfants dont certains meurent inexorablement. Les sapeurs-pompiers de Paris également peuvent être témoins de situations terribles et il faut les accompagner. J'ai parlé récemment avec un commandant qui m'évoquait le souvenir atroce de l'accident de la gare de Lyon en 1988 (une cinquantaine de morts) où il était intervenu quand il avait 20 ans. Trente ans plus

tard, il en parlait encore avec effroi. Le premier sentiment, face à la mort, c'est le trouble qui dans certain cas peut être un effroi.

Le rôle du chef : en général, après ce type d'intervention, c'est le devoir du chef d'agrès de discuter juste après l'intervention avec ses équipiers pour les faire parler, qu'ils expriment leur ressenti. Parfois, on en discute aussi en fin de journée au foyer, autour d'une bière et cela permet de libérer la parole. C'est donc d'abord une action du commandement. Néanmoins, il y a parfois des circonstances exceptionnelles qui demandent un soutien psychologique par des professionnels.

- Intervention d'un même équipage de premier secours au cours d'un WE sur un feu d'appartement avec deux morts (une femme et son fils) et sur deux piétons (une personne âgée et sa petite fille) écrasés par un camion toupie. Les psychologues vont soutenir l'équipage et vont les suivre dans la durée.

La brigade a la chance de disposer au sein de la division Santé de psychologues cliniciens qui connaissent ce métier et qui accompagnent les sapeurs-pompiers dans ces circonstances. C'est un vrai défi dans ce métier de garder de la distance sans être lointain.

La compassion

Le deuxième sentiment, c'est la compassion. La compassion vis-à-vis de la victime, vis-à-vis des proches. Il faut affronter la douleur des familles quand elles ont investi tous leurs espoirs en vous et que vous n'avez pas réussi à sauver leurs proches. Ce sont des moments pénibles pour les intervenants d'annoncer à des proches la mort de la victime (c'est souvent le rôle du chef, ou des médecins ; exemple de la petite fille pendue au toboggan), mais encore une fois, qu'il faut relativiser par rapport à la véritable épreuve que subissent les proches.

L'échec

Le troisième sentiment, c'est le sentiment d'échec, la culpabilité de n'avoir pu sauver la personne :

- Exemple du sous-officier et du jeune homme suicidaire en haut de la grue.
- Exemple de la dame brûlée vive à sa fenêtre du 2^e étage, que le sous-officier, sur son échelle, n'arrive pas à extraire.

Là aussi, c'est le travail du commandement d'analyser l'échec éventuel, de redonner du sens à la mission et sans doute de redonner un peu d'humilité aux intervenants. On est équipé, bien équipé, pour traverser des zones enfumées, on est protégé, bien protégé pour traverser des zones où il fait très chaud, mais nous ne sommes pas des super héros. On ne peut pas sauver le monde, on a l'obligation de moyens mais pas l'obligation de résultats. Dans certains cas, il faut également faire intervenir des spécialistes, des psychologues, qui peuvent accompagner ceux qui ont le sentiment d'avoir échoué. Mais je reste persuadé que la cohésion du groupe, l'attention du commandement de proximité permet de surmonter un grand nombre d'épreuves.

Une difficulté face à la mort, c'est quand les proches ne sont pas au courant et qu'il faut annoncer la nouvelle aux familles, aux proches. D'habitude, ce sont les proches qui appellent les pompiers, qui composent le 18 ou le 112 quand il y a une détresse vitale. Mais il arrive parfois que ce soit les pompiers qui apprennent aux proches la mauvaise nouvelle. J'ai dû le faire à deux reprises :

- Dame âgée qui s'était jetée du 6 étage (le mari regardait tranquillement la télé dans le salon),
- Trois petits enfants morts dans un incendie (le papa qui travaillait de nuit).

Souvent les sapeurs-pompiers de Paris sont surnommés les « anges gardiens de la capitale », car comme des anges gardiens, ils veillent sur les habitants de la plaque parisienne jour et nuit. L'ange, (angelus en latin, angelos en grec) c'est le messenger, qui apporte le message de Dieu. C'est extrêmement difficile pour un « ange gardien » d'annoncer la mort d'un proche à quelqu'un qui ne s'y attend pas du tout : le message est terrible. Ce sont des interventions qui ont eu lieu il y a plus de 20 ans, mais j'ai encore en mémoire les hurlements de douleur de ce vieux monsieur et de ce père de famille travailleur de la nuit, à qui j'ai dû annoncer que leurs vies étaient brisées.

La mort des frères d'armes.

Vous avez compris que le sapeur-pompier de Paris est un homme, une femme de son siècle, de son époque, qui essaie de soulager les malheurs des autres. Mais il arrive aussi que le malheur frappe la communauté des sapeurs-pompiers. Dans une unité de 8 600 personnes, souvent très jeunes, vous aurez

statistiquement des accidents de la vie (des accidents de la route notamment, mais aussi des maladies) et parfois, des accidents sur intervention. Et donc, on fait face à la mort des proches. Il ne s'agit pas d'un requérant anonyme mais d'un frère d'armes que l'on a côtoyé, que l'on a apprécié, que l'on a aimé, n'ayons pas peur des mots.

Mort de frères d'armes. Comme chef, j'ai eu à un certain nombre de subordonnés qui sont morts :

- Suicide d'un militaire du rang dans un centre de secours.
- Mort au feu.
- Mort par accident ou maladie.

La mort de frères d'armes qu'ils soient morts au feu ou dans d'autres circonstances est toujours une épreuve douloureuse parce que ce sont nos proches, des personnes jeunes, dont la vie était pleine de projets.

Quel rôle pour le chef ? Le chef c'est d'abord un ami qui est touché de plein fouet (quand j'étais capitaine commandant d'unité, j'ai perdu un de mes officiers qui était lieutenant, « mort au feu », mort en plongée pour secourir un spéléologue). Donc, le chef a le droit d'être ébranlé, secoué. Le chef a aussi le devoir d'accompagner les familles, de partager leur douleur et de montrer le soutien indéfectible de l'institution. Mais le rôle du chef, c'est surtout de se concentrer sur les autres subordonnés terriblement affectés, sur le groupe. Le centre de secours doit continuer à assurer sa mission. Une des façons de surmonter la douleur, c'est de donner un sens à la mort. Nos soldats quand ils meurent en intervention ne meurent pas pour rien, ils ne sont pas des victimes. La devise de la Brigade est : *sauver ou périr*. Ils meurent dans l'accomplissement de leur mission qu'ils savaient dangereuse. Donc, le rôle du chef est de rappeler le sens de la mort. Ensuite, nous devons prendre le temps d'honorer nos camarades (veillée, messe, prise d'armes solennelle), les honorer dignement, tout en continuant la mission. Je pense que c'est en continuant d'accomplir le mieux la mission que nous honorons le mieux ceux qui sont morts.

Il existe un rituel à la Brigade, c'est le rituel des morts au feu. Le cérémonial d'appel des morts au feu est une pratique qui remonte à la III^e République qui est une initiative du chef de corps de l'époque, le colonel Paris.

Le rituel des morts au feu est une des plus belles traditions militaires : il permet le devoir de mémoire unique pour toute la Brigade. Vous ne pouvez pas vous

imaginer combien c'est important pour les parents d'un sapeur-pompier mort au feu de savoir que non seulement leur fils n'est pas mort pour rien mais qu'en plus, il ne sera pas oublié car tous les lundis matin, dans tous les centres de secours de la Brigade, son nom sera cité dans la liste grave et héroïque des morts au feu.

Ce rituel des morts au feu a un rôle unificateur. Il permet de ne pas multiplier les commémorations spécifiques, les « opérations chrysanthèmes ».

Vous les futurs chefs, vous aurez à surmonter des épreuves avec vos subordonnés, notamment l'épreuve de la mort de certains d'entre eux. Je vous ai donné quelques pistes pour concilier humanité et résilience du groupe

L'amour

Je vous ai parlé de la vie et de la mort, et donné quelques pistes qui permettent au chef d'affronter ces situations extraordinaires, dans l'organisation de l'unité, les formations, le soutien psychologique... Mais il y a un aspect que je n'ai pas abordé, qui est à la fois la cause et un des piliers de notre métier.

Pourquoi décide-t-on d'éteindre des incendies ? On pourrait laisser les gens se débrouiller tout seuls... Pourquoi envoie-t-on des secouristes au chevet des accidentés de la route ou des personnes en arrêt cardiaque ? On pourrait dire que c'est un problème personnel et que les gens sont responsables de leur santé...

C'est bien parce que la société estime qu'il faut une solidarité de la communauté pour aider ceux qui sont dans l'épreuve qu'il existe des garde-pompe, puis des sapeurs-pompiers. Il peut y avoir un calcul économique derrière (la propagation d'un incendie coûterait très cher...), mais au départ, c'est vraiment pour assister ceux qui souffrent. Du reste, qui sont les premiers garde-pompe en France ? Des moines, employés à cela pour secourir les plus faibles, ceux qui étaient en détresse. Cette solidarité vers les plus fragiles que notre pays met en place, on peut l'appeler sous différentes formes (fraternité, amitié, entraide), j'ai choisi de l'appeler l'amour.

L'amour. Les trois formes d'amour chez les philosophes grecs (Eros, Philia, Agapè). Je développerai l'amour du prochain (Agapè) et ensuite l'amitié (Philia).

D'abord Agapé, l'amour du prochain, l'empathie.

Est-ce que vous connaissez la parabole du bon Samaritain ? Elle est très connue et on la trouve dans l'évangile de Luc (10, 25). Jésus explique à un docteur de la Loi le sens de cette phrase du Lévitique « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Lv 19:18) ». Il lui explique par cette parabole la nécessaire solidarité, fraternité « Agapé » qui doit animer la société et qui permet à celui qui la met en pratique d'être sauvé.

Parmi les raisons qui poussent nos jeunes à intégrer les sapeurs-pompiers de Paris, c'est certainement l'Agapé (même si le terme n'est pas celui qu'ils utilisent) qui vient en premier. Les jeunes rentrent chez nous pour aider, pour

secourir ceux qui en ont besoin. Il y a une vraie générosité, une empathie profonde chez nos jeunes. Cela dit, il faut raison garder, ce n'est pas la même charité que celle qui anime le Bon Samaritain. Pour deux raisons :

- d'une part, c'est leur métier de secourir ceux qui sont dans la détresse, donc ils s'attendent à faire cette mission et ils sont même payés pour la faire (alors que le Bon Samaritain interrompt son voyage, retarde certainement ses rendez-vous, le prend sur son temps libre et dépense son argent) ;
- d'autre part, ils n'assurent pas le suivi dans la durée au-delà du transport à l'hôpital (alors que le Bon Samaritain dit à l'aubergiste « *aie soin de lui, ce que tu dépenseras de plus, je te le donnerai à mon retour* »).

C'est donc un métier qui pourrait ressembler à ce que raconte l'évangile de St Luc mais sans la profondeur de la charité qui anime le Bon Samaritain. C'est être payé pour secourir le prochain tout en l'oubliant rapidement (il n'est donc pas si « prochain », il reste un peu « lointain »). C'est peut-être mieux comme cela..., à la fois pour les victimes et les sauveteurs. Donc, on fait ce métier par générosité, mais pas au point de l'exigence évangélique. S'il y a dans cette salle des docteurs de la Loi qui se posent des questions sur leur salut, ils peuvent en déduire que ce n'est pas parce qu'on est sapeur-pompier de Paris qu'on est automatiquement sauvé. Mais quand même, l'amour au sens Agapé est un sentiment qui anime les sapeurs-pompiers de Paris.

Maintenant, l'amitié, la « philia »

Vous, élèves des classes prépas aux grandes écoles militaires, vous avez choisi de faire un métier d'hommes (au sens générique) car être officier c'est en général commander des hommes et des femmes. Et quand ces hommes et femmes sont jeunes, animés d'un même idéal, qu'ils vivent des aventures extraordinaires ensemble, alors il se crée de belles amitiés. Il y a les témoignages d'amitié au quotidien mais il y a aussi des témoignages un peu hors norme :

- Février 2019. Violent feu d'appartement à Aulnay, avec une personne âgée dans l'appartement. Le sapeur Falck est sauvé par son chef d'équipe, le caporal Quentin, qui le plaque au sol là où l'air est le moins chaud et qui l'extraie dans des conditions périlleuses. Falck sera gravement brûlé mais vivant.
- Mort au feu du sergent Cartannaz en janvier 2019 : appui du CS pour aider la famille à Entremont (Savoie) pour les travaux de la ferme.

- En mai 2018, accident du caporal Timothée Bernardeau lors d'une démonstration de gymnastique : tétraplégique. Depuis, le groupe de gymnastique et les sapeurs-pompiers de sa compagnie se relaient à son chevet à l'Institut national des Invalides.

Pourquoi cette camaraderie ?

Il y a de multiples raisons, qui sont un peu les mêmes que celles que vous vivez au bahut : la jeunesse, l'idéal commun, l'aventure partagée. Il y a aussi une raison que je déplore, c'est le fait de subir ensemble un certain nombre d'agressions. Savez-vous que presque tous les jours, un équipage de sapeurs-pompiers est agressé sur intervention ? L'exemple le plus terrible est bien sûr l'agression mortelle du caporal Henry en septembre 2018, par un schizophrène en rupture de traitement ; tous les jours, des pompiers reçoivent des crachats, des insultes et parfois des coups. Nous avons pris des dispositions pour mieux les protéger, et cette triste situation fait que les sapeurs-pompiers de Paris sont toujours un peu sur leurs gardes quand ils interviennent, mais elle permet aussi de souder les équipages.

Est-ce que vous connaissez l'expression « grand vivant » ? Il y a une différence entre le « bon vivant », qui profite de la vie et le « grand vivant », un être qui profite à la vie, qui permet à la vie qui le traverse, qui lui est donnée, de rayonner de manière plus intense. Parce qu'ils connaissent le prix de la vie, parce qu'ils mesurent tous les jours la fragilité de l'existence, parce qu'ils sont familiers des basculements du bonheur au malheur, parce qu'ils sont les témoins parfois de la plus grande misère, les sapeurs-pompiers de Paris essaient d'être des grands vivants ! Bon, ils ne savent pas qu'ils sont des grands vivants. Ils sont des grands vivants comme M. Jourdain fait de la prose, ils le sont sans connaître le philosophe Gilles Deleuze. Je crois que les « grands vivants » sont avant tout de grands amis.

Conclusion

Confrontés à la vie dans ses limites, finalement dans ce qu'elle a de plus fragile et de plus précieux, accoutumés à la mort, embarqués dans une aventure humaine à plusieurs, les sapeurs-pompiers de Paris essaient tout simplement de vivre pleinement leur vie d'homme. J'ai essayé de vous montrer que ce ne sont pas des surhommes ; ce sont des femmes et des hommes normaux qui accomplissent des choses extraordinaires parce que qu'ils ont beaucoup de cœur, pour leurs prochains (qui ne sont pas si prochains que cela) et pour leurs frères d'armes. S'il y en a dans cette salle qui veulent s'épanouir dans leur vie professionnelle d'homme (et de femme), je ne peux que les encourager à postuler à la brigade de sapeurs-pompiers de Paris. Nous sommes une quarantaine de Nass à la Brigade, du caporal au général.

Je finirai ce témoignage par une valeur qui caractérise ces hommes et femmes, le courage. Je ne vais pas rentrer dans la comparaison des courages au sens d'Aristote et au sens de St Thomas d'Aquin.

Le métier de sapeur-pompier de Paris permet le courage sous ses deux formes : l'acte héroïque d'un instant (l'affirmation de la grandeur de l'homme) et puis le travail discret de tous les jours (la reconnaissance de la petitesse de l'homme). Ce métier fabuleux mêle tout. Aucune de ces deux formes de courage n'est facile : mais c'est surtout le premier courage qui reçoit les honneurs et la gloire. Et si vous avez à l'esprit l'image des sauveteurs de la rue Erlanger ou des tours de Notre-Dame, je souhaiterais que vous n'oubliiez pas les militaires de la Brigade qui tous les jours, dans les VSAV, dans les engins-pompe, en s'entraînant avec les chiens de décombres ou dans les eaux froides de la Seine, en réparant les engins, en instruisant les jeunes recrues ou les élèves gradés, font preuve du même enthousiasme, du même dévouement, sans rechercher la gloire ou les honneurs. Je souhaiterais que vous n'oubliiez pas ces gens discrets, qui font leur boulot consciencieusement, avec le courage des humbles, pour le bien du service et le succès des armes de la France.